



JACEK WOŹNIAK
© Photo Adelina Kulmakhanova

Quel peintre et dessinateur, né en 1954 à Cracovie, a été expulsé de Pologne pour son appartenance à Solidarność ? Officie depuis trente-six ans au *Canard enchaîné* ? A gardé un accent à couper au couteau ? Dessine les pochettes de disques d'Archie Shepp ? A parcouru le monde avec le chanteur et guitariste Manu Chao ? Mettait en couleurs les dessins de Cabu comme de Kerleroux ? Dessine des affiches pour le DAL et d'autres associations engagées en faveur des exilés, des marginaux et des écrabouillés de la société ? Une seule et même réponse : **Jacek Woźniak**.

Par **Mathieu Perez** ■

JACEK WOŹNIA

BIENVENUE EN **WOZNIE** !

Depuis le premier mois de l'invasion russe en Ukraine, en février 2022, vous publiez chaque jour un dessin sur votre site web (wozwoz.net).

Ce sont des portraits de femmes, d'enfants, de tous ceux dont la vie a été broyée par ce conflit. J'ai aussi commencé une série sur les réfugiés. À chacun de mes passages à Cracovie, d'où je suis originaire, je vais à leur rencontre et je remplis des petits carnets. Il y a des réfugiés partout. Cracovie est le point d'accueil le plus important en Pologne. Sur place, je suis un observateur

très discret. Le dessin peut capter des gestes que l'appareil photo ne peut pas. Un petit croquis ne changera rien, évidemment, mais il peut envoyer un signal.

La situation ukrainienne vous ramène-t-elle au contexte de la Pologne que vous avez quittée en 1982 pour vous installer en France ?

Bien sûr ! La Pologne que j'ai connue était en partie occupée par l'armée soviétique. Les Polonais gardent un mauvais souvenir des Russes, depuis la Seconde Guerre mondiale. Si je parle russe, c'est parce que cette langue était obligatoire à l'école. La situation actuelle me met en colère. Quarante ans après mon départ de Pologne, la Russie reste une menace.



K

Vous venez d'une famille très cultivée, avec une vraie sensibilité à l'art.

Mon père était journaliste, ma mère, radiologue, un grand-oncle, professeur aux Beaux-Arts de Cracovie, un autre oncle, directeur du musée Czartoryski, à Cracovie. Tous étaient amis avec des écrivains et des artistes. J'ai donc baigné très jeune dans un bain culturel permanent.

Je suis incapable de faire autre chose que dessiner !

Ce n'est pas pour autant que l'on a envie de dessiner...

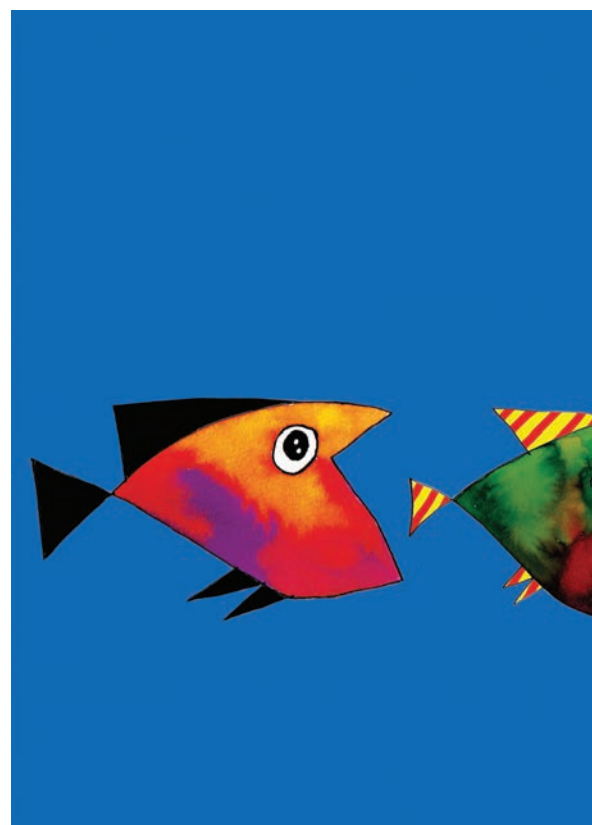
Enfant, je dessinais tout le temps. J'ai su que j'étais bon lorsqu'une fois, à l'école primaire, en voyant des chevaux que j'avais dessinés, l'instituteur a cru que j'avais volé ces dessins à un adulte. Il m'a renvoyé. Puis, une commission est venue chez moi et a exigé que je dessine une nature morte devant elle. Après ça, on m'a laissé tranquille et on n'a plus rien exigé de moi. (Rires.) De toute manière, je suis incapable de faire autre chose que dessiner ! (Rires.)

Vous avez toujours eu la fibre satirique ?

Mon père était abonné au très populaire journal satirique *Szpilki* (*Les Épingles*). Je n'avais pas dix ans lorsque je suis tombé sur un dessin de Mieczysław Piotrowski. Ça a changé ma vie ! Pour la première fois, j'ai senti la puissance d'un dessin. Puis, au lycée, avec un copain, j'ai créé une gazette satirique, qui s'appelait *Tegoryjec*. On avait besoin de s'exprimer.

Quels artistes vous ont marqué durant votre enfance et votre adolescence ?

D'abord, Jan Matejko, considéré comme le plus grand peintre historique polonais. Puis, grâce à mon oncle, directeur de musée, j'ai pu voir de près des toiles de Rembrandt et de de Vinci. À l'époque, les livres d'art étaient de mauvaise qualité. Même si les images étaient en noir et blanc, cela m'a permis de découvrir Van Gogh, Modigliani, Toulouse-Lautrec, Picasso, Soutine, etc. Face à ces reproductions, j'imaginai les couleurs, les formats. Quand j'ai vu ces peintures en vrai, bien plus tard, j'ai été parfois déçu.



Série *Les Nouvelles Parisiennes*, crayon gras, encre de Chine et Ecoline sur papier (2018)

© Jacek Woźniak

Rien ne vaut l'imagination, parfois ! Pour en revenir à vos influences, quel a été le rôle du peintre Zygmunt Czyż (1940-2003), le père de la nouvelle figuration polonaise, dans votre développement personnel ?

Très important ! C'était un homme doux, un humaniste. Comme il connaissait bien ma famille, j'ai pu me rapprocher de lui à l'âge de quinze ans. Il m'a appris qu'on pouvait avoir plusieurs styles différents. Techniquement, ce qu'il faisait était parfait. Jusque-là, je dessinais à la plume. En travaillant avec lui, j'ai eu la révélation de la couleur.

Comment imaginiez-vous votre vie d'artiste ?

Enfant, je voulais peindre des chevaux. Puis, pour gagner ma vie, je me voyais décorateur de vitrines. Pour devenir un artiste avec un grand A, il fallait aller à Varsovie et avoir un diplôme des Beaux-Arts. J'ai été renvoyé en première année, une fois de plus, pour un dessin ! (Rires.)

Il représentait quoi ?

Moi, écrasé par l'institution. Ça a rendu fou mon professeur de dessin. (Rires.) À cette époque, l'éducation



Série *Les Petits Regards*, acrylique sur toile (2019)
© Jacek Woźniak

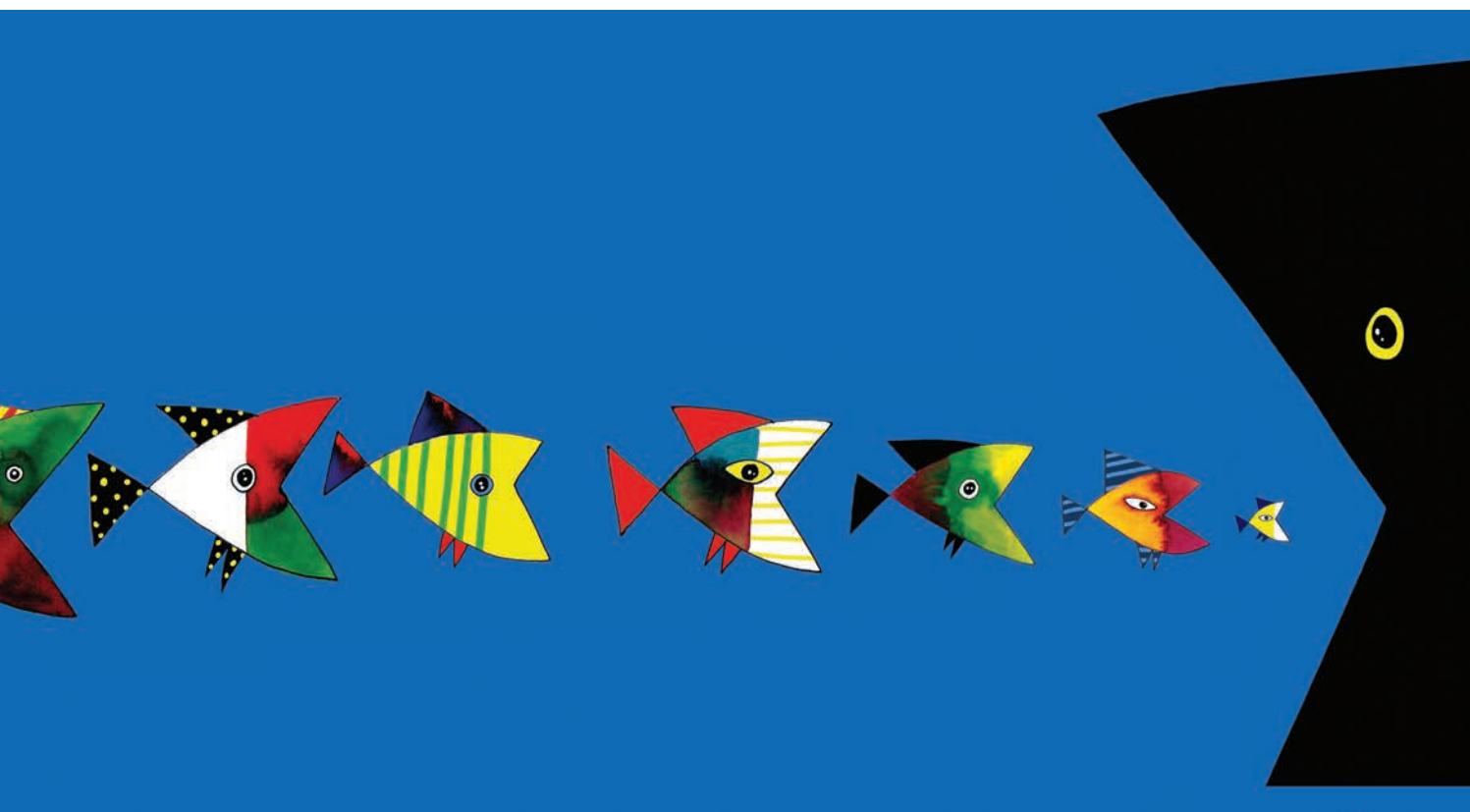
Comment décririez-vous votre vie au cours de ces années ?

Nous vivions dans la grisaille. Ma peinture était sombre, un peu fantastique. Je vivais pauvrement avec deux autres

amis, dans une maison qu'on avait squattée. Fort heureusement, à Cracovie, la vie culturelle était très riche. Beaucoup de cabarets, de concerts. Comme tous les six mois, un ami américain m'envoyait des vinyles, des Doors, de Jimi Hendrix, des maîtres du jazz, j'étais un peu au courant de la musique de l'Ouest. Pour autant, je plaçais les livres au-dessus de tout. C'était une denrée rare dans ce pays de grands lecteurs. Lorsque la traduction polonaise de *La Vie devant soi* est sortie, en 1975, ce fut un choc. L'humanisme de Romain Gary/Émile Ajar m'a bouleversé. Étant bien payé à *Polityka* à ce moment-là, je me souviens d'avoir offert ce livre à tout le monde.

Cela vous suffisait pour vivre ?

Malheureusement, non ! Dans les années 1970, pour joindre les deux bouts, j'ai décoré une usine de machines de forage à Gorlice, la maison du Livre et la bibliothèque de Rzeszów.



Dans les abîmes de la finance, techniques mixtes, fresque réalisée pour l'exposition à la Fondation Miró, Majorque (détail, 2013)
© Jacek Woźniak

Zygmunt Czyż et moi étions présents dès la première réunion à Rzeszów de **Solidarność.**

Comment cela se passait-il avec la censure ?

Plus les journaux étaient connus, plus la censure était grande. Cela commençait avec le rédacteur en chef qui faisait un premier tri. Le censeur était à l'imprimerie. Pour contourner la censure, il fallait ruser et puiser dans les symboles. Par exemple, dessiner des poupées russes pour figurer l'URSS et ses pays satellites ou faire appel à un poème très connu. Le dessin de presse ne fonctionnait pas comme ici. Chaque mois, j'envoyais des dessins sans lien direct avec l'actualité. Ils pouvaient être publiés immédiatement ou trois mois plus tard.

Vous êtes-vous inventé un style de dessin de presse ?

Non ! Comme je dessinais beaucoup, c'est venu tout seul. À l'époque, on me disait déjà que j'avais un style reconnaissable. Il y avait beaucoup de bons dessinateurs satiriques, notamment Andrzej Czeczot, Andrzej Krauze, Jerzy Duda-Gracz. Je côtoyais surtout des peintres, des sculpteurs, des musiciens, pas seulement polonais. Dans les années 1970, j'allais souvent en Hongrie, en Bulgarie, en Roumanie. J'adorais la Hongrie, j'ai failli m'y installer.

La une du journal satirique *Wryj* créé par Jacek Woźniak (n° 5, 1981)
© Jacek Woźniak / Photo DR



Étiez-vous politisé ?

À l'époque, tout était politique. Mais je me foutais complètement du communisme. Dès le début de *Solidarność*, cette fédération de syndicats fondée par Anna Walentynowicz et Lech Wałęsa, en août 1980, je me suis engagé dans ce mouvement. Zygmunt Czyż et moi étions présents dès la première réunion à Rzeszów. Zygmunt soutenait *Solidarność* en donnant des dessins. Moi, j'illustrais ses bulletins, *Solidarité syndicale* et *Solidarité Rzeszów*. Très vite, je suis devenu le responsable de leur conception graphique. Et je dessinais les affiches de *Solidarność*. À cause de ça, je me suis fait virer de tous les journaux auxquels je collaborais. Du coup, j'ai créé un mensuel satirique, *Wryj* (*Dans ta gueule*). Lech Wałęsa adorait *Wryj* ! Le nombre de pages et le tirage variaient à chaque numéro car le papier manquait cruellement. Je signalais mes dessins de mes initiales « JW » et écrivais des articles sous divers pseudos. Deux copains m'aidaient pour la fabrication. Et puis, dans la nuit du 12 au 13 décembre 1981, en plein tirage du numéro 9, la police est entrée dans l'imprimerie et a tout confisqué.

C'est violent !

Le 13 décembre 1981, le général Jaruzelski a décrété l'état de siège. Trois jours plus tard, j'ai été arrêté et conduit à la



Dessin pour le *Canard enchaîné*. Au Yémen, toutes les deux minutes un enfant meurt de la faim (2018)
© Jacek Woźniak



prison de Załęże. Mais je n'ai pas été torturé ni subi d'interrogatoires violents. Mon voisin de cellule était un vieux rescapé d'Auschwitz, Józef Głuszak. Tous les soirs, il me racontait sa vie. Ce qu'il avait vécu était si terrible que cela m'a fait relativiser la captivité. Plus que la détention, c'est cette rencontre qui m'a marqué. Après trois mois, les autorités m'ont dit que je ne recouvrerais la liberté qu'à la condition de quitter le pays. Si je n'acceptais pas, elles me détruiraient, moi et ma famille. J'ai été libéré le 13 mars 1982. La police secrète me suivait partout pour s'assurer que je faisais les démarches nécessaires. En juin, je suis parti pour la France.

Dans quel état d'esprit étiez-vous à votre arrivée en France ?

Soulagé ! Mais ma femme, qui venait d'accoucher de mon fils cadet, ma fille et ma mère étaient restées en Pologne. Je suis donc arrivé seul en France avec une valise et 200 dollars

en poche. J'ai alors été accueilli comme réfugié politique et je logeais dans un foyer à Créteil et à Paris. Mon épouse et mes deux enfants m'ont rejoint quelques mois plus tard. Ce n'est pas un hasard si j'ai choisi Paris. Les relations entre la France et la Pologne sont anciennes. On pense à Chopin, bien sûr. Les Polonais sont très francophiles. Pour ce qui est du dessin, je connaissais le travail de Reiser, découvert lors d'une exposition à Varsovie. J'avais aussi entendu parler d'*Hara-Kiri* et de *Charlie Hebdo*. Au début, je pensais que je resterais six mois, mais très vite j'ai compris que j'étais « condamné » à rester tant que la situation politique ne changerait pas en Pologne. Mon pays était alors complètement renfermé sur lui-même. Le téléphone était coupé, la poste ne fonctionnait pas, etc. Je devais passer par la Croix-Rouge pour envoyer à ma mère des petits colis, contenant du café. Je ne l'ai pas revue pendant dix ans.

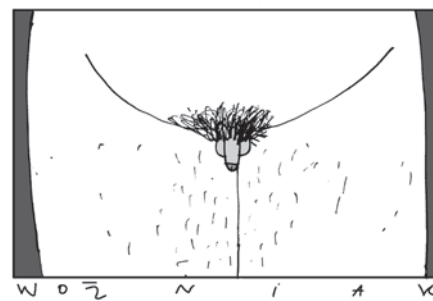
Au début, comme c'était en noir et blanc, sans pub, **je pensais que le *Canard enchaîné* était un petit journal militant.**

Un premier souvenir à Paris ?

L'achat d'un crayon ! Ça devait coûter deux ou trois francs. Pour moi, c'était la moitié d'un mois de salaire ! (*Rires.*) Je découvrais un nouveau monde. C'était ma première dans un pays de l'Ouest.

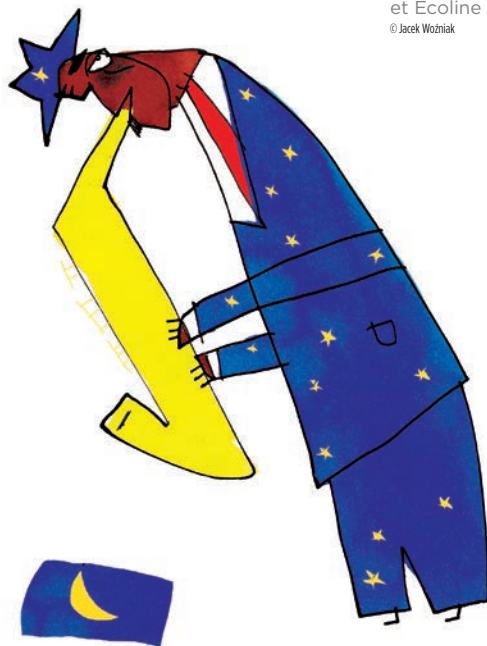
Comment se sont amorcées les premières collaborations avec des journaux français ?

Il m'a fallu tout recommencer à zéro ! *Libération* a fait un reportage sur les réfugiés qui, comme moi, étaient logés à Créteil. J'ai rencontré le photographe polonais Krzysztof Pruszkowski, qui m'a aidé. Puis, la retraite complémentaire des salariés, ARRCO, m'a embauché. Je servais de graphiste et d'assistant. Son directeur trouvait toujours mes dessins très tristes. (*Rires.*) Ce travail m'a permis de tenir financièrement. Petit à petit, j'ai dessiné pour différents journaux, comme *Tonus*, *L'Événement du jeudi*, *Le Point*, *La Croix*, *VSD*, *Playboy*. Jean-Pierre Montagne, directeur artistique très respecté à Paris de *L'Expansion*, m'a pris sous son aile. Il me commandait beaucoup de dessins. Travailler avec lui a été une forme de reconnaissance dans le métier. Au début, on me disait que mon style ne marcherait jamais en France...



Archie Shepp, crayon, encre de Chine et Ecoline sur papier (2016)

© Jacek Wozniak



Comment a évolué votre style ?

Il évolue tout le temps. C'est organique. Je m'adapte à mon environnement. Dans la presse polonaise, j'envoyais une dizaine de dessins chaque mois. En France, il fallait chroniquer l'actu, chaque jour, chaque semaine. Je naviguais entre différents styles. Dans tel magazine, du réalisme. Dans tel autre, des caricatures ou des dessins érotiques. À *Libé*, je partageais une rubrique avec Willem, Topor et Vuillemin.

C'est un dessin sur la catastrophe nucléaire de Tchernobyl qui vous a fait entrer au *Canard enchaîné*, en 1986.

Tchernobyl m'obsédait. Un ami m'a conseillé d'aller au *Canard*. À ma grande surprise, ils ont publié un dessin tout de suite et m'ont conseillé de revenir. Ce que j'ai fait quelques mois plus tard. Au début, comme c'était en noir et blanc, sans pub, je pensais que c'était un petit journal militant. (*Rires.*) J'adorais Cardon, Kerleroux, Cabu, Escaro, Moisan, Kiro, Pancho.

Qu'appréciez-vous chez eux ?

Chacun a sa personnalité, une perfection technique, des idées originales. Ce que j'aime le plus chez Cabu, ce sont ses reportages. Kerleroux a un dessin mystérieux. Il peut parler de l'actu sans parler de l'actu. Chez Cardon, aucun point faible. Ce sont les Daumier et les Goya d'aujourd'hui. Au *Canard*, il y a aussi Kiro. Il n'a jamais été aussi bon qu'aujourd'hui.

Dans le *Palmipède*, vous dessinez l'actualité internationale et illustrez la rubrique cinéma, parfois les rubriques théâtre et expo. Les cabochons sont une de vos spécialités.

Un cabochon est un tout petit dessin. C'est un trait d'esprit, une façon d'amplifier un article ou de le condenser, mais ça reste mon interprétation. Un petit dessin comme ça, c'est une trentaine de croquis préparatoires. Je travaille toujours à l'instinct. C'est la main qui dessine.

Une réflexion qui vous agace pour décrire vos dessins ?

Quand on me rapproche de Chagall ou de Folon ! Juste parce que mes personnages volent souvent dans les airs ! (*Rires.*)

À quel moment revenez-vous à la peinture ?

Travailler pour *Le Canard* m'a mis à l'abri du besoin. Comme ils avaient l'exclusivité, j'avais plus de temps et j'ai cherché une autre façon de m'exprimer. Je me suis remis à la peinture, à l'aquarelle, j'ai redécouvert la couleur. Mais avoir plusieurs cordes à son arc est très mal vu en France. Pour certains, être dessinateur de presse et peintre, c'est inconcevable, c'est une forme de tricherie. J'ai toujours été touche-à-tout.

Comment jonglez-vous entre vos différents styles ?

Je le fais spontanément. Rien que d'utiliser un papier de qualité change l'idée. Il y a vingt ans, j'ai acheté un crayon à mine multicolore. Ça a été comme découvrir un nouveau monde. Même chose pour l'aquarelle de bonne qualité. Le matériel enrichit le style, d'une certaine façon. Et puis, je m'amuse beaucoup. Sur le site de *Scorbut*, par exemple, j'ai dessiné tout un bestiaire dans une veine réaliste et fantastique, sous le pseudo A'yuto.

En peinture ou en dessin, vous travaillez toujours par séries ?

Toujours, jusqu'à épuisement du sujet. Les Masai sur des palettes en bois, je



Série *Jazzzzz*, encre de Chine, Ecoline et gouache sur papier (2019)

© Jacek Wozniak

Série *Ukraina*, encre de Chine, Ecoline et crayons de couleur sur papier (2022)
© Jacek Woźniak

Je réponds toujours présent quand des associations ou des ONG me sollicitent.

fais ça depuis vingt-cinq ans. J'ai aussi réalisé une série sur les masques africains, dont une peinture a été utilisée pour une pochette de disque d'Archie Shepp. Et tant d'autres...

Vous aimez les compagnonnages. Avec Kerleroux et Cabu, par exemple.

Je mettais en couleurs les dessins de Cabu. Une fois, il ne m'avait pas dit qu'il dessinait avec une encre soluble dans l'eau. Quand j'ai utilisé l'aquarelle, son dessin a disparu sous mes yeux. J'ai essayé de me rattraper, rien à faire ! J'ai raconté ça à Cabu, ça l'a fait rigoler. Pour travailler avec un autre artiste ou avec un écrivain, il faut avoir une confiance totale en lui. C'est une expérience humaine autant qu'artistique. Avec Manu Chao, lui utilisait ses mots, moi, mes dessins, et on mélangeait tout. Avec Cabu, on a fait des dessins à deux mains. Avec le journaliste Ramón Chao, on voyageait partout ensemble et j'illustrais ses articles. Je signe les pochettes de disques d'Archie Shepp depuis 2000. Chacun m'a fait



évoluer. Ces dernières années, je travaille avec l'artiste Adelina Kulmakhanova. Nous avons peint ensemble des tableaux à quatre mains, des fresques dans des cours ou sur des façades d'immeubles, réalisé des installations vidéo. En ce moment, nous préparons un projet avec l'Ircam autour de l'art et de l'improvisation musicale.

Quoi d'autre ?

Je vais exposer une trentaine de dessins originaux de la série *Ukraina*, à l'abbaye aux Dames, à Saintes, en mars 2023. Et publier *Pola*, un livre de dessins en tirage limité, chez Scorbut.

Vous avez exposé de Majorque à Cuba en passant par la Suisse, l'Argentine, le Mexique.

Mon plus beau souvenir est cette carte blanche donnée par la Fondation Miró, à Majorque. L'exposition a duré un an, en 2013-2014. J'avais rempli la Fondation de peintures et de dessins sur plein de sujets différents, les migrants, l'écologie, le droit des femmes...

Artiste engagé, vous dessinez des affiches, notamment pour le DAL. Avec Scorbut, en 2022, vous avez conçu une expo sur la cause animale à la galerie Fait & Cause, à Paris.

Je dois tenir ça de ma mère ! Elle m'a appris à prendre la défense des plus faibles. Je réponds toujours présent quand des associations ou des ONG me sollicitent. Mais ça n'est jamais du militantisme bête et simpliste. Un dessin, c'est une autre façon de faire réfléchir. ■



Série *Les Réfugiés ukrainiens en Pologne*, crayon et marqueur sur papier (2022)
© Jacek Woźniak